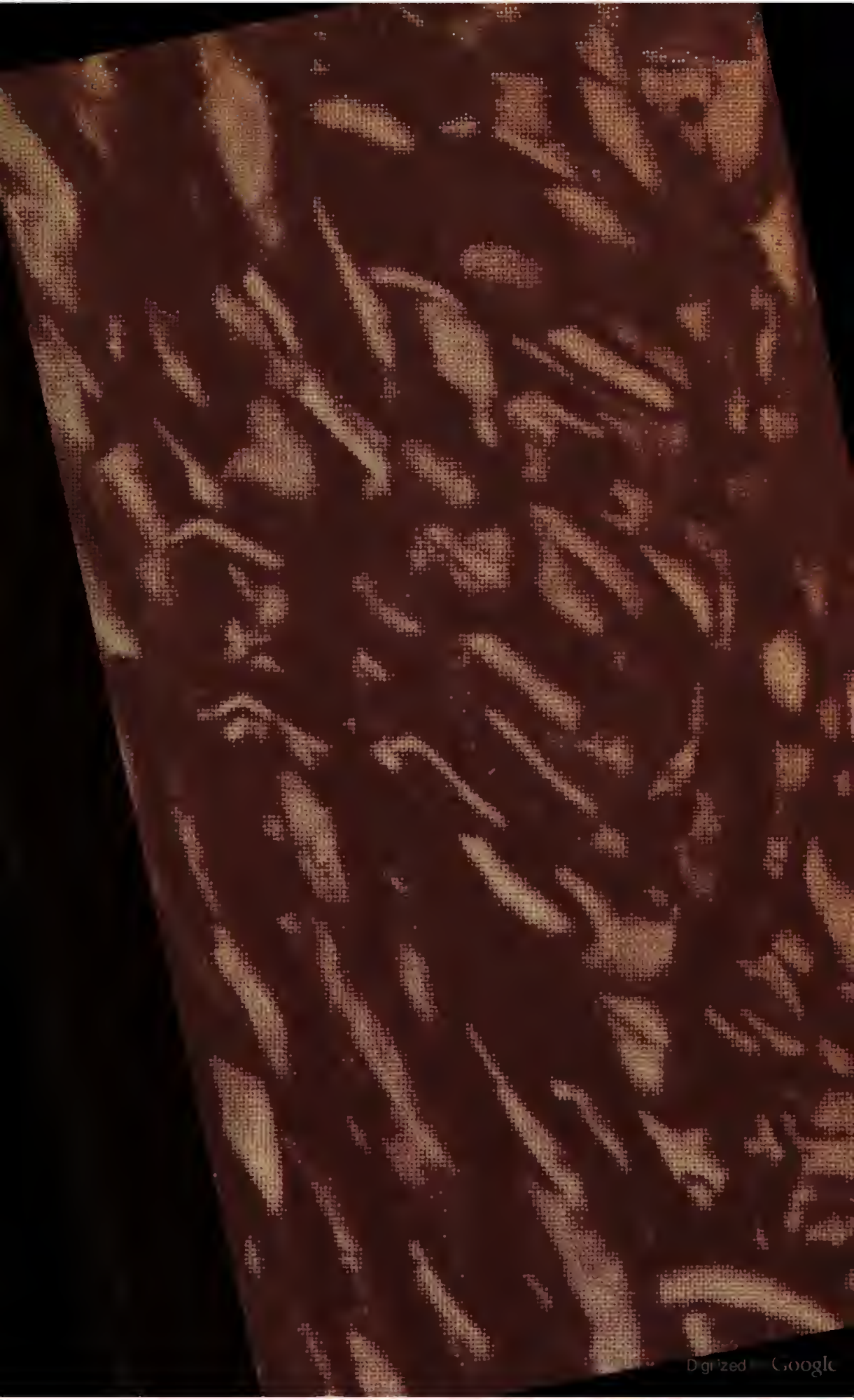
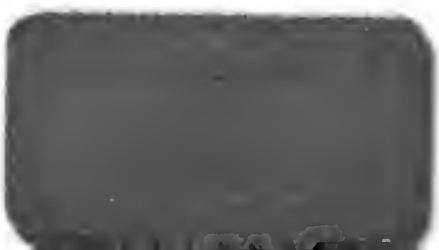

Digitized by Google



Digitized by Google

675 Palat. 4 L III 63

LE NEPOS FRANÇAIS,

OU

NOTICES

HISTORIQUES

SUR les Généraux, les Marins, les Officiers et les Soldats qui se sont illustrés dans la guerre.

PAR A. D. CHATEAUNEUE.

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n°. 5, au bout du jardin Penthièvre.
Et chez tous les directeurs des postes. Il faut affranchir les lettres.

AN 1806.

108
R 3453
122 + L 33
VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

KLÉBER,

GÉNÉRAL EN CHEF.

Premiers succès de KLÉBER. *Guerre de la Vendée. Ses victoires à l'armée de Sambre et Meuse; ses retraites.*

JEAN-BAPTISTE KLÉBER naquit en 1750, à Strasbourg, d'une honnête famille (1). Le curé d'un village d'Alsace l'éleva par cet esprit de bienfaisance que la philosophie conseille et que la religion seule inspire. Kléber vint très-jeune à Paris apprendre l'architecture sous le célèbre Chalgrin. Il dut à l'amitié de deux illustres étrangers, dont il avait pris la défense, à Strasbourg, dans un combat singulier, d'être reçu élève à l'école militaire de Munich; il fit des progrès. Un des maîtres mourut: le présomptueux élève demanda sa

place. Le corps de ces fiers professeurs punit la vanité du jeune homme par quelques jours de prison. Dans ce temps-là, M. le général de Kaunitz, fils du premier ministre de l'Empereur d'Allemagne, voulut voir l'école de Munich. Le prisonnier fit placer, comme par hasard, ses dessins et ses plans sur le passage du prince, qui en parut frappé : il demanda l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre. Kléber se présenta. La beauté de sa taille, l'esprit qu'il mit dans ses réponses achevèrent de gagner le prince, qui lui proposa de venir habiter sa terre près de Vienne. Kléber le suivit et obtint une place de sous-lieutenant dans le régiment de Kaunitz, où il fit ses premières armes contre les Turcs. Après huit ans, il se dégoûta du service d'une puissance étrangère, secrètement aigri d'avoir vu qu'on n'accordait qu'à la naissance les grades élevés. Il était, depuis six ans,

inspecteur des bâtimens publics à Béfort : dans les oppositions violentes excitées, en 1789, par les nouveaux systêmes, le régiment Royal-Louis, dévoué à la cour, marcha contre les officiers municipaux dévoués au parti du peuple. Tout fuyait, lorsque Kléber s'élance, le sabre à la main, couvre de son corps élevé et robuste les magistrats menacés, repousse les soldats, et présente un défi aux deux colonels.

Cet élan subit, où se manifesta son caractère, le porta comme simple grenadier dans les bataillons du Haut-Rhin, et l'éleva rapidement au grade d'adjudant-général. Au siége de Mayence, il commanda et exécuta lui-même ces sorties de Biberach et de Marienborn, qui le firent annoncer aux armées comme une de leurs plus belles espérances par le jeune général Meunier qui avait porté à la guerre le génie des Euler et des Vauban.

En 1793, il fut envoyé dans la Vendée, à la tête d'une colonne de la garnison de Mayence. L'Angleterre venait de soulever cette province qui s'ouvre par ses côtes et ses rochers à l'Océan, et où le terrain, creusé de ravins profonds et de hautes bruyères, ne permet aucun développement à l'art de a guerr e. Les prêtres y entraînaient aux combats des peuplades entières, comme aux temps des croisades. « Parmi tant de prédicateurs du mensonge, dont plusieurs sont sincères et pieux, dit M. Garat (1), règne un imposteur qui se promène au milieu des bandes royales et marche à leur tête comme l'envoyé et l'agent du ciel même. Il ordonne aux foudres républicaines de s'écarter de lui, et toutes celles qui ne le punissent point paraissent lui obéir ; sa voix qu'il remplit à

(1) Dans son éloge funèbre du général Kléber.

son gré d'accens touchans et d'accens homicides, lorsqu'elle se fait entendre parmi les apprêts du carnage, on la prend pour la voix du Dieu dont il porte dans ses mains les images. Soixante mille hommes à génoux, les uns dans la boue ou dans la poussière, les autres sur les caissons et sur les affuts des canons, après avoir reçu les bénédictions de l'imposteur, se relèvent dévorés du besoin de donner la mort ou de la recevoir. »

Les maîtres de la France crurent qu'ils devaient combattre le fanatisme de la religion par le fanatisme de la liberté. Au lieu d'envoyer dans la Vendée des hommes éminemment militaires, ils confièrent l'autorité de général en chef à des officiers dont les noms n'avaient été signalés que dans les comités et dans les sociétés populaires, à ces généraux patriotes enfin, a dit un historien, qui voulaient tou-

jours exterminer les rebelles et ne savaient jamais les battre.

Kléber eut de la peine à comprendre comment cette multitude, qui ne paraissait armée que de fanatisme et d'instrumens du labourage, pourrait disputer un seul succès à des bataillons qui venaient de se battre avec gloire contre les meilleures troupes de l'Europe.

Il arrête le plan de glisser une partie des troupes de la république entre les côtes de la mer et les rebelles, pour prévenir les descentes des Anglais ; de rejetter les Vendéens les uns sur les autres et de les resserrer au centre même de la rébellion, pour les désarmer, ou les détruire dans une seule bataille. Il marcha sur Tiffauge avec quatre mille hommes seulement et quatre canons, sans s'informer des forces de l'ennemi: il le découvre au nombre de vingt - cinq ou trente mille hommes

placés sur des hauteurs garnies d'une artillerie formidable, et remplissant l'air et le creux des vallons d'effroyables hurlemens. Il les attaque et les ébranle. Il les précipitait du sommet de leurs montagnes, lorsque leur nombre s'étend et se déborde sur ses deux ailes. Alors Kléber n'eut plus d'espace pour combattre. Si les Vendéens, maîtres de ses canons, ne sont arrêtés, quelques temps, au passage d'un ravin, la retraite est impossible. Il appelle un officier d'un courage éprouvé : « Prends, lui dit-il, une compagnie de grenadiers; arrête l'ennemi devant ce ravin : tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades.. « — Oui, mon général, répond l'officier, avec une soumission héroïque. » Tous périrent. Ce dévouement, égal à celui des trois cents Spartiates, suspendit la marche des Vendéens; et Kléber ramena à Nantes la garnison de Mayence si nécessaire aux succès de la guerre.

Cet événement lui apprit qu'il ne pouvait vaincre par les règles ordinaires ; il y suppléa par un génie tout nouveau. Dès ce moment, suivant que les mouvemens de l'armée étaient déterminés par ses conseils, ou par les ordres du général en chef, l'armée fut victorieuse ou battue. A Cholet, la marche tracée par Kléber fut suivie, et seize mille républicains renversèrent soixante mille Vendéens qui les enveloppaient, et les rejetèrent de la rive gauche sur la rive droite de la Loire. A Château-Gonthier, le général en chef voulut que ses ordres eussent la même prééminence que son grade, et les colonnes de la république furent rompues et dispersées. En vain, le brave Beaupuy envoya sa chemise ensanglantée à ses grenadiers ; vainement Kléber et Marceau surpassèrent tout ce qu'on racontait de leur valeur. Les Vendéens portent la terreur sur Grand-

ville, Angers et Nantes. Ce fut dans ce moment, où la confiance des soldats ne pouvait se ranimer que par Kléber, que le gouvernement le destitue, et nomme le jeune Marceau au commandement en chef de l'armée.

La fierté de Marceau avait été souvent blessée de la franchise austère de son rival. Il se vengea avec noblesse : il cacha la suspension, et gardant le vain titre de général en chef, il en remit toute l'autorité à Kléber. « Menez, lui dit-il, l'armée de la république à la victoire. Je suis plus fait pour courir sous vos ordres dans les avant-gardes ; et s'il est question de responsabilité et d'échafauds, ils seront pour moi. »

De marche en marche, d'échec en échec, Kléber poussa les Vendéens entre la Loire et la Vilaine, dont il leur a rendu le passage impossible. « C'est ici, dit-il, que je les voulais. » Les commissaires de la convention ordonnent

qu'on attaque de nuit. « Non, dit Kléber, les braves gens ont rarement quelque chose à gagner en se battant dans les ténèbres : il est bon de voir clair dans une affaire sérieuse, et celle-ci doit se décider au grand jour. » Il livre bataille près de Savenay. Ce fut moins une déroute qu'une destruction de tous les Vendéens. De leur soixante mille combattans, cinq ou six cents cavaliers, qui disparurent dans les marais, furent les seuls débris qui échappèrent. Cette victoire eût terminé la guerre; Kléber répondait sur sa tête de l'obéissance et de la tranquillité de ces provinces, si on les confiait à sa surveillance et au bonheur de ses armes. La politique incertaine ou barbare du comité de salut public ne voulut ni de la clémence ni de l'ascendant d'un guerrier; il envoya des proconsuls pour achever d'aigrir et de soulever les habitans par des lois de sang et l'appareil des supplices.

Kléber entra à Nantes, aux acclamations du peuple. Cette ville donna une fête aux généraux vainqueurs. Au moment où une couronne de laurier descendit sur le front de Kléber, un représentant du peuple, soit qu'il fût jaloux, ou qu'il pensât qu'on ne devoit pas flatter un général qui n'avait fait que son devoir, s'écria : « Les couronnes ne sont pas dues aux généraux, mais aux soldats qui seuls gagnent les batailles. » Kléber répondit vivement : « Ce ne sont pas les généraux républicains qui, presque tous ont commencé, comme moi, par être grenadiers, qui peuvent ignorer que ce sont les soldats qui gagnent les batailles : mais ce ne sont pas, non plus, les soldats de la république, parmi lesquels il en est tant qui peuvent aspirer au commandement, qui ignorent que des milliers de bras ne gagnent les victoires que lorsqu'ils sont dirigés par une seule tête. J'ai pris la couronne pour la

suspendre aux drapeaux de l'armée. Ce sont les armées, c'est-à-dire les généraux et les soldats qui font triompher la république. »

Le gouvernement avait promis d'éclatantes récompenses aux vainqueurs de la Vendée. Kléber fut exilé. La cause de sa disgrace fut trop belle pour ne pas la révéler. Ce général avait montré toute son horreur pour cette loi sanguinaire, proclamée par la république comme par ses implacables ennemis, qui fesait des théâtres de la guerre d'immenses échafauds, où les vainqueurs devaient donner la mort à ceux qui avaient rendu les armes. Parmi tant de guerriers trop magnanimes pour souiller ainsi leurs victoires, nul n'avait désobéi avec moins de mystère que Kléber. A Saint-Florent, il avait accordé la vie à 4 mille prisonniers. Par-tout où il donnait des ordres, il sauvait des flammes les villes et les hameaux. En vain, le fanatisme des Ven-

déens le sollicitait à la loi des représailles. La première des lois pour ce général était de ne pas imiter l'exemple des tyrans.

Le besoin que la France avait de son bras, le fit nommer général de division à l'armée du Nord. Passages de grands fleuves, marches audacieuses, retraites savantes, siéges de places fortes, batailles rangées : telles furent les campagnes de Kléber, depuis le jour où il arriva à l'armée du Nord jusqu'à celui où il cessa de se battre en Europe.

Placé à la tête de trois divisions, il exécuta le passage de la Sambre en présence des armées de la Prusse et de l'Autriche. Il gagne avec le général Jourdan la bataille de Fleurus, marche sur Mons, et puissamment secondé par le général Lefebvre qui commande ses avant-gardes, il force à la fois le camp retranché du Mont-Panisel et le passage de la Roër, et oblige l'ennemi qui le An 2.

gardait à se rejeter sur la rive droite du Rhin. Après vingt jours de tranchée ouverte et quarante-huit heures de bombardement, il entra dans
An 3. Maëstricht. Des remparts de cette place où il arbore le drapeau de la liberté, il passa au blocus de Mayence. Ses soldats presque nus étaient exposés à mourir de faim sur la neige et sur la glace. Kléber sut tourner leur désespoir contre les ennemis. Au milieu de toutes les douleurs, ses soldats n'exhalaient des cris que pour braver la garnison et l'appeler au combat.

Tous les arts, l'éloquence, la poésie et l'hisoire ont célébré le passage du Rhin, préparé pendant plusieurs mois par un monarque puissant et absolu contre la Hollande, qui ne pouvait opposer à Louis XIV aucune force imposante sur la rive attaquée. Sous la république, nos généraux ont passé six ou sept fois le Rhin, et l'ont repassé

avec de plus grands dangers encore, malgré les forces réunies de l'Empire germanique : mais ces prodiges de l'héroïsme étaient devenus si familiers, qu'ils sont restés souvent ignorés des Français, pendant que ces prodiges assuraient leur prééminence militaire sur les autres nations. C'est à l'histoire qu'il appartient de faire sortir de l'oubli un des faits d'armes de Kléber, qui n'a été conservé jusqu'à présent que dans la mémoire de ses soldats.

Les divisions qu'il commandait se présentèrent sur la rive gauche du Rhin pour passer ce fleuve, où il a le plus de largeur et de rapidité : elles n'avaient ni bateaux ni argent. Kléber trouva de l'argent lorsque la république elle-même n'en avait pas. Des bateaux furent construits avec tant de rapidité que *les forêts*, pour me servir du vers de Lucain, *semblaient descendre sur le fleuve*. Le passage s'exécuta avec tant d'ordre,

qu'il n'interrompit pas le silence de la nuit. Kléber arrive à Eichelkamp à la pointe du jour, fond avec impétuosité sur les troupes qui gardaient cette rive gauche du Rhin, les culbute et les poursuit sur la Sieg dont il force le passage. Il se répand sur le territoire de l'Empire germanique ; et, par des manœuvres savantes sur le flanc droit de l'armée ennemie, l'attire autour de ses divisions, et l'oblige à laisser sans défense les bords du Rhin près de Neuwied, où Jourdan doit arriver et arrive avec le reste de l'armée française.

Malgré une multitude d'actions brillantes, le moment où les forces ennemies devaient nous faire repasser le
4 AV Rhin approchait. Kléber dit à Marceau : « A l'instant où tu jugeras que j'ai traversé le pont à Neuwied, fais mettre le feu à tous les bateaux qui sont sur le Rhin. » Marceau calcula mal les momens. Les bateaux emportés par le cou-

rant du fleuve embrasent le pont, et l'armée se trouve pressée entre un fleuve étincelant de flamme et les Autrichiens qui la foudroient.

Marceau désespéré voulut se punir d'une erreur si funeste; il porte ses pistolets sur son front. Kléber, seul calme au milieu du tumulte, lui arrache ses pistolets: « Jeune homme, lui dit-il, allez vous faire casser la tête en défendant ce passage que vous voyez avec votre cavalerie; c'est ainsi qu'il vous est permis de mourir. » Il appelle le chef des Pontonniers : « Combien de temps vous faut-il pour jeter un pont? —Vingt-quatre heures sont nécessaires. —Je vous en donne trente; et vous m'en répondez sur votre tête. » Il demanda le silence aux soldats dont le désespoir fait retentir le rivage. « Soldats, s'écrie-t-il, les Autrichiens commencent enfin à être dignes de lutter contre vous. Eh bien ! fesons-leur voir que

lorsque nous sommes arrêtés par un fleuve, c'est sur eux que nous nous précipitons. Ouvrons-nous dans leurs rangs un passage que le fleuve nous refuse encore. » A ces mots d'un guerrier qui avait la taille et le regard des demi-dieux d'Homère, et dont la tête, surmontée d'un haut panache, semblait porter le destin de l'armée, les soldats ne voient plus les dangers qui les ont fait pâlir. Ils s'animent et s'irritent ; et le sabre à la main, ils mettent un long espace entre les travaux du rivage et le nouveau champ de bataille. Kléber reprend alors sa retraite ; et le dernier de l'armée, il met le pied sur le pont dont il a prolongé la construction par des victoires.

An 5. Dans la campagne qui s'ouvrit, où tous les avantages de la république et de l'Empire germanique furent si balancés, Kléber, à la tête de l'aile gauche de l'armée, compta presque tous les

jours par des succès. Sur les hauteurs d'Altenkircken, il mit l'armée du prince de Wurtemberg en pleine déroute. L'Autriche alarmée de cette marche toujours victorieuse fit avancer contre Kléber toute son armée forte de soixante mille hommes, et conduite par ce jeune prince Charles qu'elle n'appelle au commandement que dans les plus grands dangers. Kléber n'avait que vingt mille hommes; mais sur les hauteurs d'Ukrad, il disposa tellement des positions, que jamais ses vingt mille hommes n'en eurent davantage en tête, et que ses soldats, qui ne se reposaient jamais, ne cédèrent jamais à ceux du prince Charles qui changeaient et se relevaient tous les jours. Après ces victoires qui avaient plus d'éclat encore aux yeux des Allemands que des Français, que pouvaient contre lui des généraux moins habiles? Il battit le général Kray à la Koldieck et le prince de Vertensleben

à Fredberg. Francfort lui ouvrait ses portes, lorsque l'envie de son gouvernement l'éloigna de l'armée au moment où il avait mérité d'en avoir le commandement suprême.

KLÉBER va combattre en Egypte. Ses victoires. Sa mort. Portrait de ce général.

KLÉBER fut un des guerriers qui, condamnés au repos par le traité signé avec l'Autriche, montrèrent le plus d'ardeur pour la conquête de l'Egypte. A peine débarqué sur cette terre nouvelle pour les Français, il marcha sur Alexandrie, et reçut une blessure grave à l'escalade des remparts. A la tête d'une des divisions de l'armée, il s'empare du fort d'El-Arisch, suit le désert, s'empare de Gaza et emporte la ville et les forts de Jaffa. An 6.

Pendant le siége de Saint-Jean d'Acre, il se détacha du camp avec une partie de l'avant-garde. L'ennemi descendait dans la plaine ; il le prévient, bat dix

mille hommes et répand tant d'épouvante, qu'il le force à se retirer en désordre vers le Jourdain. Au village de Fouli qu'il enlève à la baïonnette, il passe au fil de l'épée tout ce qui lui résiste. A la bataille du Mont-Thabor, il marche au pas de charge sur la cavalerie ennemie, la sépare de son camp, et la force à chercher un asile au-delà des monts. Il revient à Saint-Jean d'Acre, dont ses victoires ont protégé le siége, y signale sa valeur et bat complétement les Turcs au combat d'Aboukir.

An 7. Bonaparte, en quittant l'Egypte, laissa à Kléber le commandement en chef de l'armée; elle était affaiblie par ses combats et ses marches dans le désert. Sans espoir de secours du côté de la France, elle voyait le Visir s'avancer à la tête de quatre-vingt-mille hommes et de 60 pièces de canons. Kléber né-

An 8. gocia; il convient avec le commodore Sydney

Sydney Smith que nos soldats seront ramenés en France sur des vaisseaux anglais. Fidèle au traité, il venait de livrer aux Ottomans tous les forts de la Haute-Egypte et la ville de Damiette, lorsque Sidney Smith et lord Keith, commandant de la flotte anglaise dans la méditerranée, lui écrivent qu'un ordre du roi d'Angleterre leur défend de consentir à aucune capitulation, si l'armée française ne met bas les armes, n'abandonne ses vaisseaux et ne se rend prisonnière de guerre. Kléber, indigné à la lecture de cette lettre, s'écria, « Soldats, vous répondrez à cette insolence par des victoires. »

Il développa son armée dans la plaine de Coubé et enleva le village de Matarich où l'avant-garde turque s'était retranchée. Il entourait l'obélisque d'Héliopolis, lorsqu'il aperçoit l'armée de du Grand-Visir sur les hauteurs de Séricourt et d'El-Marei; il la dispersa dans

les déserts. Le Caire se soulève ; le Pacha, vaincu à Matarich, y avait armé jusqu'aux vieillards, aux femmes et aux enfans. Kléber fit sommer la ville de se rendre ; elle rejette le pardon qui lui est offert et brave la menace de la plus terrible vengeance. Les Français furieux pénétrèrent dans les rues, brûlèrent cinq ou six cents maisons et égorgèrent neuf cents mamelucks. L'Egypte fut reconquise une seconde fois.

Kléber semblait régner sur l'Orient soumis par sa clémence et la terreur de ses armes. Mais parmi les ennemis qu'il avait vaincus, était un jeune Osmanlis qui crut servir sa religion par le meurtre d'un infidèle. L'Aga des ja-
An 9. nissaires l'avait séduit et armé d'un poignard. Il traversa les déserts, erra quelque temps au Caire, et se cacha dans les détours de la grande mosquée Du temple, où il invoque Mahomet, il pénètre sur la terrasse du jardin où

Kléber se promène. Il s'approche d'un air triste et timide : il presse la main du général attendri en voyant sa jeunesse et sa misère. L'Osmanlis à genoux marquait la place de son crime ; il se relève, et d'un premier coup de poignard, renverse à ses pieds le second conquérant de l'Egypte.

Kléber est le plus grand homme de guerre de la révolution, si on excepte, en France, une seule grande renommée. Il joignait l'enthousiasme d'un républicain au sang-froid d'un général, la science au génie, la force à la beauté, et l'expressive fierté du regard à une voix dont l'éclat arrêtait les séditions et couvrait les murmures de son armée. Nos soldats le nommaient le Dieu Mars. A chaque bataille, il sut trouver un nouvel art sur le terrain, et dans les fautes qu'il commandait à ses ennemis. Le général Caffarelli, qui avait pour Kléber la même admiration que

tous les officiers de l'armée, disait un jour à un de ses amis, en lui montrant ce général : « Voyez-vous cet Hercule? Eh bien! son génie le dévore et le tue : il y a de lui cent actions militaires magnifiques ; et ce n'est rien encore auprès de ce qu'il est capable de concevoir et d'exécuter. »

Kléber porta dans les camps le mépris de ces richesses qui sont des dépouilles. Il ne se précipita pas dans la révolution. Au commencement de la guerre, ses opinions étaient incertaines. Il parut l'ennemi de la liberté, parce qu'il haïssait l'indiscipline, la licence et les lois inhumaines. Lorsque sous des gouvernemens plus doux, il vit la gloire de nos armes croître avec sa propre renommée, il ne respira l'ardeur des combats que pour porter chez les nations soumises la liberté qu'il adorait. On l'a entendu exprimer le regret de n'être pas né sur un trône de l'Asie

pour y faire lui seul une révolution.

Avec un génie éminent pour la guerre, il n'eut jamais, en Europe, le commandement en chef d'une armée. C'est qu'il ne sut ni adoucir la vérité, ni pardonner les fautes de ceux qui gouvernaient. Il disait qu'il fallait une opposition à côté d'une grande autorité. Cette franchise lui fut funeste. Mais il n'ambitionna jamais le premier rang dans la république, et si ses services l'y eussent élevé, il en serait descendu pour être, dans le second grade, l'égal par ses talens et le juge par ses censures de celui qui aurait commandé au premier.

NOTES

SUR

LE GÉNÉRAL KLÉBER.

(1). Le père de Kléber était pauvre et vivait du travail de ses mains. Sa mère devenue veuve épousa un entrepreneur en bâtimens. Nous ne rapportons l'humble origine de ce général que pour honorer sa mémoire d'une illustration personnelle. L'histoire doit marquer ces faibles commencemens d'un grand homme. Patercule appelle un illustre Romain sans naissance, *vir novitatis nobilissimæ*, un homme d'une nouveauté très-noble. Tels furent, parmi nous, Chevert, Jean-Barth et Dugay-Trouin, et en Prusse, le général Dorfling, sur lequel je rapporterai une anecdote peu connue. Dorfling était originairement tailleur. En sortant d'apprentissage à Tangernunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il fallait passer l'Elbe dans un bac et qu'il n'avait pas

pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve et se fit soldat.

Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, et enfin de l'Electeur son maître. Ce grand prince qui aimait la guerre, qui la savait et qui était forcé à la faire, avança rapidement un homme qui joignait les vertus du citoyen à tous les talens militaires. Dorfling fut fait Welt-maréchal et remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de l'état de soldat, parvient au généralat.

Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que Dorfling, pour être devenu grand seigneur, n'avait pas perdu l'air de son premier état. « Oui, dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, j'ai été tailleur, j'ai coupé du drap; mais maintenant, continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée : voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui

parlent mal de moi. » (*Memoires de Polnitz.*)

(2) Marceau avait été blessé par cette sévérité que Kléber portait dans les armées, et qu'il n'avait pas ailleurs. Marchant un jour à la tête de sa division, il s'en était séparé pour voir Kléber qu'il ne connaissait encore que par sa grande réputation. Kléber reçoit les hommages de Marceau d'un air froid, et lui demande où est la troupe qu'il commande. « Elle est à une lieue d'ici, lui répond Marceau. » Eh bien ! reprend Kléber : « Allez vous remettre à sa tête ; vous n'auriez pas dû vous en éloigner : nous aurons le temps de nous voir après avoir vu l'ennemi. »

Une autre fois, Marceau emporté par son courage, poursuivit l'ennemi avec plus d'ardeur que de prudence à travers un pont hérissé de chevaux-de-frise et de canons. Il écrit bientôt à Kléber d'empêcher que l'ennemi ne le tourne. « Marceau est un jeune homme, dit Kléber d'une voix haute ; il ne suffit pas qu'il reconnaisse sa faute, il faut qu'il la sente bien. » Et en prenant des mesures promptes pour lui ménager une retraite,

il lui laissa de vives alarmes sur le danger où il venait de s'engager. De pareilles leçons humiliaient Marceau avant de l'éclairer ; il s'en plaignait avec amertume. On a vu comment il s'en vengea.

En l'an 5, pendant un armistice d'hiver, Kléber vivait solitaire à Coblentz ; il consacrait ses jours et ses nuits à méditer sur les grands maîtres de l'art de la guerre. Il était enthousiaste de tout ce qui était hors des usages de son siècle. Dans une de ces soirées où il admettait deux ou trois officiers, après avoir plaisanté sur la tactique uniforme et savante de l'Autriche, qui avait cédé au pas de charge et à des hymnes guerriers, il prit un ton sublime, et rappelant la manière de combattre de tous les peuples qui ont brillé sur la terre, il dit : « On s'est mocqué de nos chants patriotiques. Dans les guerres de nations, comme celle que nous fesons depuis sept ans, ces chants doivent enflammer le courage des guerriers. Si jamais je commande en chef une armée, je veux que dans chaque bataillon, dans chaque compagnie, il y ait

des soldats à la voix de Stentor, qui, au commencement des combats, entonnent des chansons de guerre C'est ainsi que combattaient les Parthes et les anciens peuples du Nord qui marchaient à la victoire, animés par les chants des Bardes. »

LATOUR-D'AUVERGNE,

PREMIER GRENADIER DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE.

THÉOPHILE-MALO CORRET LATOUR-D'AUVERGNE naquit, le 23 décembre 1743, à Carhaix en Bretagne. Après avoir été quelque temps mousquetaire, il entra, comme sous-lieutenant, dans le régiment d'Angoumois où il fut nommé capitaine des grenadiers. Pendant la guerre de l'indépendance d'Amérique, il servit, en qualité de volontaire, sous le duc de Crillon qui commandait l'armée espagnole au siége de Mahon : il coula une frégate anglaise sous le feu de la mousqueterie et du canon de la place, et brûla les bâtimens munitionnaires de l'ennemi. Dans une sortie des Anglais, il contribua à repousser la tête de leur co-

lonne, et fit prisonnier, sous les yeux du duc de Crillon, un bas officier qu'il présenta sur-le-champ à ce général : après une action très-vive, il retourna jusque sous la batterie anglaise pour chercher un officier blessé et resté sans secours sur la crête du glacis ; il l'enleva et le porta sur ses épaules jusqu'au camp espagnol. Le roi d'Espagne, charmé de sa bravoure, lui envoya son Ordre avec une pension de cent pistoles. Latour-d'Auvergne refusa la pension et garda la croix comme un emblême du mérite.

Un tel caractère devait se laisser séduire par les principes d'une révolution qui annonçait d'heureuses réformes. Aussi se montra-t-il passionné pour ces lois nouvelles, qu'il crut devoir fonder une liberté tranquille chez les Français, comme dans les Etats-Unis gouvernés par le sage Washingston. La guerre qu'il avait toujours regardée

comme un fléau de l'humanité, lui parut juste en 1791; il prit les armes, parce que les représentans de la nation publiaient que le seul plan était de défendre notre indépendance, sans ambitionner des conquêtes; plan très-bon en philosophie, mais dangereux à la guerre, où le peuple, qui n'adopterait qu'un système défensif, serait subjugué par le peuple qui aurait un système contraire. Latour-d'Auvergne fit la campagne de Savoie, en 1792, à la tête des grenadiers du régiment d'Angoumois : à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il commanda toutes les compagnies de grenadiers qui formaient l'avant-garde de l'armée; et cette colonne, surnommée l'infernale, avait presque toujours remporté la victoire, lorsque le corps d'armée arrivait sur le champ de bataille.

Je choisirai entre ses actions d'une audace ou d'une valeur extraordinaire;

laissant cette foule de petits combats qui eurent tant d'éclat aux yeux de l'armée, mais dont l'importance diminue auprès de ces grandes batailles qui décidèrent si souvent du destin de la république. Vouloir tout décrire dans une histoire, c'est affaiser l'esprit des lecteurs qui ne veulent connaître que les faits principaux. C'est ressembler à un sculpteur qui placerait une belle statue au milieu d'un groupe de figures inutiles qui en cacheraient les formes et les contours.

Au mois de mars 1793, les troupes espagnoles bordaient cette ligne, dans les Pyrénées, qui sépare la France de l'Espagne : Latour-d'Auvergne descendit par le col glacé du Portillon, fit coucher en joue, à bout portant, l'ennemi rangé sur la plate-forme d'une église, lui fit mettre bas les armes et le chassa de la vallée d'Aran par l'impé-

tuosité de son courage et la rapidité de ses mouvemens.

Les Espagnols retranchés dans un château crenelé, nous défendaient l'approche de la fameuse position de la montagne de Louis XIV. Latour-d'Auvergne s'avança sous le feu des batteries ; il ordonna aux grenadiers de pointer le canon de leurs fusils dans les crénaux, et frappant lui-même à la porte à coup de hâche, il somme l'ennemi de se rendre, ou le menace de le brûler. Cet trait d'audace le rendit maître de la forteresse.

Devant Saint-Sébastien, situé sur un rocher au milieu de la mer, il se jeta dans un esquif avec une pièce de huit. Feignant que les Français avaient amené toute leur artillerie, il s'écrie qu'il va réduire en cendres cette forteresse. Le commandant, ébranlé par ce ton d'assurance, lui répondit : « Mais, capitaine ; vous n'avez pas tiré un seul

coup de canon sur ma citadelle. Faites-moi du moins l'honneur de la saluer ; sans cela, vous sentez bien que je ne puis vous la rendre. » Latour-d'Auvergne connoissait trop les lois de la guerre et de l'honneur pour refuser cette demande. Il revient au camp et fait jouer la pièce de huit : la place répondit par une grêle de boulets. Un moment après, l'intrépide parlementaire retourne à la citadelle et s'en fait remettre les clefs.

Il exécuta la jonction des grenadiers à la colonne du centre, par la vallée de Bastan, gravit les montagnes, emporta les redoutes et fit huit ou neuf mille prisonniers. Infatigable malgré des courses à pied de cinquante à soixante heures de suite, toujours dans les bois et dans les défilés, il prit aux meilleurs tireurs espagnols, aux miquelets-Catalans, les belles fonderies d'Eguy et d'Obeyretie, estimées trente-deux millions (1).

Après la paix avec l'Espagne, les Anglais le prirent sur un vaisseau qui le ramenait en Bretagne. Ils voulurent le forcer, avec d'autres Français, à quitter la cocarde nationale. Latour-d'Auvergne résista seul, à force ouverte, aux violences des Anglais. Il enfila sa cocarde jusqu'à la garde de son épée, menaçant de la pointe celui qui ferait le moindre signe de vouloir l'arracher.

De retour en France, il choisit une retraite à Passy. Il consacrait son loisir à des recherches savantes pour perfectionner son livre des *Origines gauloises*, lorsqu'il apprit que M. Lebrigant, savant célèbre, son ancien ami, venait d'être séparé par la conscription militaire d'un fils unique, l'appui de ses vieux jours. Il se présente au directoire, obtient de remplacer le jeune soldat, se rend à l'armée du Rhin comme simple volontaire et renvoie le fils à son père.

Le premier consul lui donna un sabre

d'honneur et le nomma premier grenadier des armées de la république. Latour-d'Auvergne ne voulut point se parer de cette épée avant de l'avoir éprouvée contre les ennemis. « Il n'est aucun des grenadiers que je commande, écrivait-il à un de ses amis, qui ne l'ait méritée. Allons, il faudra la montrer de près à l'ennemi. A mon âge, la mort la plus desirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille, et j'espère que je l'y trouverai. »

3 Mess. an 8. Il fut tué d'un coup de lance, au combat de Neubourg, en chargeant à la tête des grenadiers, dans l'armée du général Moreau. Tous les soldats le pleurèrent; ses restes enveloppés de feuilles de chêne et de laurier, furent déposés au lieu où il avait reçu la mort. Un grenadier retourna son corps, en disant : « Il faut le placer dans sa tombe, comme il était vivant, fesant toujours face à l'ennemi. » (2).

Latour-d'Auvergne semblait s'être formé sur ces anciens Celtes, dont il a si bien décrit le caractère dans son livre des *Origines gauloises*. « Les Celtes, dit César, dédaignent de vivre quand il faut sauver la patrie. Latour-d'Auvergne avait leur désintéressement. Il rapporte avec plaisir dans son livre que la simplicité des mœurs chez ce peuple ne lui fesait desirer d'autre métal que celui qui, dans la guerre, est un instrument de gloire, et dans la paix, un instrument d'agriculture (3).

Il avait servi pendant quarante ans. Après de si longs travaux, le directoire eut l'injustice de le réduire à une pension de retraite de 800 liv., *avec la faculté d'en jouir par-tout où bon lui semblerait.* Sans se plaindre, il partit comme simple volontaire pour toucher sa pension aux avant-postes de l'armée.

Nul homme ne fut plus frugal. Il ne se nourrissait que de laitage. L'uni-

forme national était sa plus grande parure. Dans sa baraque, ou aux avant-gardes, on trouvait toujours quelques livres à côté de son épée. L'origine des langues fut l'étude de toute sa vie; il aimait tout ce qui s'y rapportait. Il se plaisait, au milieu des grenadiers basques, non moins pour leur bravoure et leur agilité dans les montagnes, que pour apprendre cette langue singulière qui n'a aucune ressemblance avec celles de tous les autres peuples du monde.

Son livre des *Origines gauloises* méritait par l'originalité, la vaste érudition qu'il suppose, la saine critique et un style clair et animé, de lui ouvrir l'entrée de l'académie des inscriptions et belles-lettres. La mort l'a empêché d'achever un dictionnaire où il comparait quarante-cinq langues.

Je citerai quelques actions singulières de ce général des grenadiers : dans le temps que la famine désolait nos villes

comme nos armées, quelques partis espagnols séparés de lui par une rivière, voulurent le braver en étalant une grande abondance aux yeux de son camp ; il trépignait de colère, mais il n'avait point de bateaux pour aborder l'autre rive. « Qui veut dîner, me suive, dit Latour-d'Auvergne, et il se jette à la nage avec ses grenadiers. Ils s'emparent des vins d'Espagne et de tous les mets, et les dévorent gaiement aux yeux des Espagnols.

Un représentant du peuple lui vantait son crédit et lui offre sa protection. — Vous êtes donc bien puissant, lui dit Latour-d'Auvergne qui était dans le plus grand dénuement ? — Sans doute. — Eh bien, demandez pour moi. — Un régiment ? — Une paire de souliers. »

On lui montra un journal où on le fesait descendre du grand Turenne. Il s'empressa de publier qu'il n'était sorti

que d'une branche batarde de la maison de Bouillon (4).

Etant à dîner chez le duc de Bouillon, de tous les convives, il fut le seul qui appela le prince *citoyen*. Ce parent n'oublia point que Latour-d'Auvergne lui avait obtenu sa radiation et la restitution de ses biens ravis pendant le règne de la terreur; il lui offrit la belle terre de Beaumont-sur-Eure qui rapportait dix mille livres de rente. Latour-d'Auvergne, vivement pressé, répondit au prince: *Je vous remercie, citoyen.*

Il semblait avoir hérité des talens et des vertus du maréchal de Turenne. Il eut la même bonté, la même simplicité de mœurs, avec un caractère plus ferme qui ne se démentit jamais. La ressemblance de leurs traits fut frappante.

Il ne lui a manqué que le commandement d'une grande armée, pour obtenir dans la guerre autant de gloire que son illustre aïeul.

NOTES

SUR

LATOUR-D'AUVERGNE.

(1) PENDANT qu'il se dévouait ainsi, on voulut le destituer comme noble. Les grenadiers écartèrent avec fermeté cette horrible injustice. *On* doit savoir plus de gré à un noble qui a embrassé *de bonne-foi* les sentimens républicains qu'à un roturier qui se croit le noble d'aujourd'hui. (M. M*** dans l'Eloge historique placé à la tête *des Origines gauloises.*)

Pendant cette longue et désastreuse période de la révolution où la tyrannie allait chercher ses victimes jusque dans nos armées, il parut inaccessible à toute espèce de crainte. L'envoyé d'un proconsul révolutionnaire le somma de lui venir rendre ses hommages. « Dis à ton maître, lui répondit Latour-d'Auvergne, que je suis à mon poste, que je

je ne fais la cour à personne, que je ne connais d'autre devoir que celui de combattre et de vaincre l'ennemi : Dis-lui, s'il est tout-puissant comme tu l'annonces, de mettre l'Espagnol en fuite; je l'entends qui s'avance, et je vais faire battre la charge. »

Pendant que tous les partis se disputaient la France comme une proie, il disait aux officiers et aux soldats : « Pour nous, nous savons que l'ennemi est là ; voilà tout ce qu'il faut savoir. »

(2) Son chapeau et son manteau qu'il tenait toujours sous son bras gauche en combattant, ont été vingt fois criblés de balles, et jamais il n'avait été blessé. « Notre capitaine, disaient les grenadiers, a le don de charmer les balles. »

(3) A son retour des prisons d'Angleterre (en l'an 3) on le paya en assignats; il était très-pauvre. Il racontait en riant sa misère à un des chefs du gouvernement, qui le renvoya au ministre de la guerre. Quatre cents écus lui furent offerts. Il prit cent vingt fr.,

et dit en se retirant : « Si j'ai de nouveaux besoins, je reviendrai. »

(4) Il y a un siècle qu'un prince de Bouillon eut un enfant d'une demoiselle Corret. L'avant-dernier duc de cette maison autorisa M. Corret, père du premier grenadier de nos armées, à prendre le nom de Latour-d'Auvergne. « Ce nom rappelle Turenne, dit M. M***; mais si on fesait le parallèle de ces deux héros, beaucoup donneraient la préférence à Latour-d'Auvergne. Turenne fut battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai. Latour-d'Auvergne ne le fut nulle part, et il était quelque chose de plus qu'un capitaine, lorsqu'il commandait huit mille grenadiers. Turenne changea de parti : Latour-d'Auvergne fut fidèle à la république. Entraîné par la duchesse de Longueville opposée à la cour, Turenne voulut séduire les troupes qu'il commandait en Alsace. De général du roi de France, il devint lieutenant du général espagnol Estevan de Gamarre. Latour-d'Auvergne, alors que tous les officiers quittaient leurs corps, resta ferme sous son dra-

peau, brigua les avant-postes et battit toujours les Espagnols. Turenne sauva la reine-mère et son ministre par le combat de Blénau : Latour-d'Auvergne sauva la république dans vingt combats. Turenne fut tué d'un boulet de canon. Latour-d'Auvergne reçut la mort d'un coup de pique. Montécuculli, apprenant la mort de Turenne, demanda sa retraite ; il n'avait plus de rival digne de ses talens.... Restez à vos rangs, grenadiers autrichiens. Latour-d'Auvergne existe toujours dans la 46.e compagnie ; son bras n'est plus, mais son cœur bat dans le sein de tous nos grenadiers. »

LACOMBE-SAINT-MICHEL,

Général de Division d'Artillerie.

J. P. LACOMBE-DE-SAINT-MICHEL, d'une famille noble et ancienne, est né, le 5 mars 1753, à Saint-Michel, terre de ses ancêtres, près d'Albi dans le département du Tarn. Formé par l'étude des belles-lettres et des mathématiques, il fut reçu, très-jeune, élève dans l'artillerie; à vingt-sept ans, il était capitaine : avancement rapide alors, dans une arme où ce grade devenait le prix des talens, de la valeur et des plus longs services.

La lecture de l'histoire avait rempli son esprit de ces pensées libres et généreuses que l'éducation fesait aimer aux Français vivans sous des rois absolus, lorsque tous les exemples leur fesaient envier les gouvernemens où

les droits du peuple s'alliaient avec l'obéissance au souverain. M. de Saint-Michel fut entraîné, en 1789, par le mouvement unanime de la nation; et il faut avouer qu'il fut difficile de résister à cet élan généreux, avant l'expérience d'une révolution. Si les Français n'ont eu long-temps qu'une liberté triste et farouche, l'histoire doit en accuser les passions de tous les partis et non cette philosophie dont les hommes violens ont abusé, comme les prêtres abusèrent long-temps des maximes les plus humaines de l'évangile.

M. de Saint-Michel fut un des premiers magistrats porté par le suffrage du peuple au directoire de son département : il justifia ce choix par son respect pour l'ordre établi. Albi le nomma membre du corps législatif, pendant qu'il était à Douai avec son régiment ; et cette dernière ville, quoiqu'il n'y fut connu que de ses soldats,

le choisit en même temps, par une exception glorieuse pour un citoyen étranger à ce département. M. de Saint-Michel fut le seul, dans l'assemblée, qu'on eût honoré à la fois de deux élections; il y montra ces vertus modérées qu'on n'apprécie jamais que lorsque les troubles civils sont éteints. Après la funeste journée du 10 août, beaucoup de députés s'écriaient qu'ils étaient venus à Paris pour renverser la royauté. M. de Saint-Michel disait avec une franchise courageuse : « Moi, j'avais été élu pour » la soutenir puisqu'elle était dans la » constitution et dans l'étendue de mon » serment; mais je n'ai pas été le maître » des événemens. »

Nommé membre du comité militaire, il fit créer l'artillerie à cheval au nombre de neuf compagnies sur le modèle de celles que le grand Frédéric avait heureusement formées pendant la guerre qu'il eut à soutenir en 1778. Il fit ensuite

adopter la réunion des régimens coloniaux à l'armée de ligne et décréter la peine de mort contre les officiers qui rendraient une place forte à l'ennemi contre les règles militaires.

Il partit en 1793 pour la Corse avec la double autorité de commandant en chef et d'administrateur général. Son dévouement pour la défense de cette île fut celui d'un soldat. D'abord, il se porte à Calvi, place où il pouvait opposer le plus de résistance aux Anglais : une épidémie y menace sa vie et lui enlève une partie de ses soldats. La famine était dans l'armée comme la mort dans les hôpitaux. Après que Toulon se fut rendu aux Anglais, deux officiers de cette nation débarquent sur les rochers de Calvi et demandent à remettre une lettre au gouverneur : « Il » n'y a point ici de gouverneur, ré- » pond le général Saint-Michel ; Calvi » n'a que des commandans militaires

» et un représentant du peuple revêtu » de l'autorité suprême ». Qui êtes-vous ? — Nous sommes des officiers anglais. — La constitution défend de traiter avec les ennemis tant qu'ils occupent le territoire de la république. Je refuse votre lettre. Vous êtes en mon pouvoir, et je pourrais vous retenir ; mais je respecte le droit des gens, même avec ceux qui l'oublient. »

Cependant le général Paoli à la tête des révoltés s'était emparé du couvent de Murato, enhardi par les Anglais, maîtres de la méditerannée. Le général Saint-Michel quitte Calvi, se rend à Saint-Florent, menace Bigulia, Murato, et vient fondre, à la pointe du jour, sur le poste de Farinole défendu par des pièces de campagne et un homme déterminé à vendre chérement sa vie. Le combat fut opiniâtre et sanglant; le général Saint-Michel y fut blessé. Malgré l'effort des révoltés, il se rendit maître

de tous les postes qui fermaient les passages entre le Cap-Corse et les villes restées fidèles à la France.

Cette victoire intimida les ennemis ; mais Toulon ayant été repris par les Français, toutes les forces anglaises qui en sortaient se tournèrent contre la Corse. Le général Saint-Michel déploya une vigilance et une activité qui le firent croire présent sur tous les points menacés. Douze mille Anglais débarquèrent vers le golfe Saint-Florent. Le général Saint-Michel, qui n'avait que douze cents hommes, disputa le terrain pied à pied. Mais enfin accablé par le nombre, il se retire à Saint-Florent : il resserre sa ligne de défense suivant l'ancien système de guerre des Génois. Les Anglais prirent ce mouvement pour un signe de faiblesse. Il est vrai que s'ils eussent montré plus d'audace et d'impétuosité, la position du général Saint-Michel deve-

naît très-critique. Une ruse suspendit le péril qui le menaçait. Il fait venir le capitaine d'un vaisseau ragusain, prêt à quitter Bastia bloqué par les Anglais. Il lui propose de se charger d'une lettre pour le consul français à Gênes, lui compte une somme et lui en promet une plus considérable s'il réussit. Le capitaine l'assure qu'il la cachera si bien qu'elle échappera à toutes les recherches. Le général français n'en croit rien, et lui remet la lettre avec beaucoup de mystère. Il mandait au consul français qu'il avait reçu un échec à Saint-Florent, et qu'il abandonnait le camp de Tichimé à dessein de tendre un piége aux Anglais : que s'ils y tombaient, il répondait sur sa tête qu'il ne se rembarquerait pas un seul homme de cette nation. Ce stratagême eut tout l'effet que le général s'était promis. Les Anglais prirent la lettre, et passèrent six semaines sans oser attaquer. Dans cet

intervalle, le général Saint-Michel a le temps de se fortifier.

Les Anglais, de leur côté, avaient fait tous les apprêts d'un siége. Ils envoient un parlementaire sommer le général français de rendre la place. Il répond que le temps de la reddition est passé; que s'ils approchent de la place, il est prêt à les recevoir avec des boulets rouges.

Le soir, une de leurs frégates parut et s'embossa devant la place. Le général Saint-Michel, placé à la batterie la plus avancée, lui laissa jetter ses ancres, et soudain donne l'ordre, à haute voix, à toutes les batteries qui dominent la mer de tirer sur la frégate. Le feu prit, au cinquième boulet rouge qui lui fut lancé, et malgré les secours de vingt vaisseaux de ligne, elle brûla pendant douze heures et s'engloutit dans la mer.

Il n'a manqué aux actions que je viens de décrire qu'un plus grand théâtre,

pour en recevoir tout l'éclat dont elles sont dignes. Mais ce n'est pas toujours d'après l'étendue du terrain et les forces qu'on y fait mouvoir, qu'on doit juger de la grandeur des services. Les anciens historiens ont attaché plus de gloire à de petits pays qui se sont défendus par des prodiges de bravoure, qu'à ces vastes corps d'armée à qui les victoires sont faciles. Le général Saint-Michel semblait avoir fait passer son courage au cœur de ses soldats et de tous les habitans. Pendant le siége de Bastia, les femmes les plus délicates disputaient de zèle avec les ouvriers les plus robustes : elles apportaient à l'envi des sacs de terre pour construire les batteries. C'était sous les yeux des Anglais mêmes, que les travaux commencaient et se terminaient par ces chants patriotiques dont l'effet fut si puissant sur nos armées.

Le général Saint-Michel fut en-

voyé comme représentant du peuple, An 3.
chargé, dans le Nord, d'une expédition maritime secrette. A Nieuport, il voulut que l'armée consentit à capituler avec les Hanovriens et les Anglais, à qui une loi barbare défendait de faire grace. Ce représentant du peuple, fidèle à cette maxime de l'humanité qui veut qu'on pardonne à un ennemi vaincu, et qui seule adoucit aujourd'hui les calamités de la guerre entre les peuples civilisés, sauva la vie à deux mille ennemis et peut-être à quatre ou cinq mille Français qu'il fallait sacrifier pour prendre Nieuport et égorger la garnison. Un des commandans français, après avoir essuyé un refus d'autres représentans du peuple et du général en chef Pichegru, lui dit qu'il exposait sa vie par cette clémence. « Un Romain se » précipita dans un gouffre pour sauver » sa patrie, lui répondit le général » Saint-Michel; je ne balancerais pas

» de suivre son exemple pour épargner » un crime à la mienne. » Sans l'heureuse révolution qui, le 10 thermidor, délivra la France du tyran qui l'avait asservie, le général Saint-Michel périssait, le 12, sur l'échafaud. On lut dans les journaux que Robespierre disputant avec fureur sur cette pitié pour les vaincus, Barrère lui dit : « Mais il » a sauvé en même temps cinq ou six » mille Français. — Eh! que m'importe » la vie de six mille hommes, répondit » le tyran, lorsqu'il s'agit d'un prin- » cipe. »

Ce serait ici le lieu de parler de l'heureuse influence de M. de Saint-Michel sur cette armée du Nord, dont les victoires, sous le général Pichegru, excitèrent l'admiration de l'Europe, qui n'avait rien vu de si brillant et de si rapide depuis les conquêtes de Turenne et de Luxembourg. A la prise de Nieuport, de l'Ecluse, de Sas-de-

Gand, d'Axel, de Nimègue ; à Philipine, Bois-le-Duc, Grave, et dans plusieurs combats décisifs, il paya de sa personne et de ses conseils.

Alors, plusieurs représentans du peuple, fiers de cette puissance émanée de la Convention, affectaient le commandement suprême dans les armées. Le représentant Saint-Michel était trop militaire pour vouloir que le commandement en chef fût partagé. Il disait à Pichegru : « C'est vous qui commandez l'armée, et je ne suis ici que pour » lever les obstacles qui sont au-dessus » de votre pouvoir et non de l'autorité » qui m'est confiée. Commandez toujours. Les succès seront pour votre » gloire, et les revers pour ma responsabilité. »

Il fut nommé, en l'an 4, membre du conseil des anciens ; il déploya toute la fermeté de son caractère dans des dis-

cours éloquens, où blâmant le silence timide du conseil, il rappelait ses devoirs au directoire qui divisait ce que la constitution avait voulu réunir.

Il fut envoyé, en l'an 6, comme ambassadeur près du roi de Naples : dès-lors la cour cachait mal sa haine contre la France, qui vient de lui faire éprouver un terrible et dernier châtiment. Il résista aux menaces indirectes de la reine. Quelque malheur qu'on lui annonçât, il dit hautement qu'il ne quitterait le royaume de Naples que sur le rappel de son gouvernement, ou sur l'ordre du roi. Enfin, lorsque les troupes françaises victorieuses entrèrent sur le territoire napolitain, la reine lui ordonna de partir. On lui interdit la route de terre, on le força de s'embarquer pour le faire tomber dans une croisière barbaresque qui le conduisit à Tunis : heureusement le

Bey aimait les Français autant qu'il admirait leurs exploits. Il renvoya en France l'ambassadeur et fit délivrer, sans rançon, tous les Génois qui formaient l'équipage, et cent Français que la reine avait chassés de ses états.

Le général Saint-Michel commanda, en chef en l'an 7, l'artillerie de l'armée du Rhin et se trouva aux combats livrés par les généraux Lecourbe et Muller, entre ce fleuve et le Necker. Peu de temps avant la bataille de Marengo, il fut nommé par Bonaparte commandant en chef de l'artillerie de siége; il fit en personne le siége de Peschiera. A la paix, chargé du double commandement de l'artillerie française et italienne, il organisa cette dernière sur un pied si respectable, que le royaume d'Italie a pu mettre en ligne cent pièces de canons dans la dernière campagne; on l'y a toujours vu aux avant-postes, où il a été blessé, et par-tout où l'artillerie An 13.

pouvait acquérir de l'honneur et assurer les succès des batailles ; et ces occasions s'offraient tous les jours dans la campagne d'Italie, qui a suivi les mouvemens de la grande armée.

DÉSAIX,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

Education de Désaix. Traits d'intrépidité. Retraite mémorable, passage du Rhin.

LOUIS-CHARLES-ANTOINE DÉSAIX, d'une ancienne maison d'Auvergne, naquit, le 17 août 1768, à Saint-Hilaire-d'Ayat, terre seigneuriale de ses ancêtres maternels. M. de Chabrol, conseiller d'Etat, son parent, le plaça à l'école militaire fondée dans un petit bourg de cette province par le maréchal d'Effiat, père du célèbre et malheureux Cinq-Mars. Les rians spectacles de la nature qui entourèrent le berceau de Désaix, lui firent aimer la campagne et l'étude de l'histoire naturelle dont le charme n'attire que ceux dont l'ame est pure comme les régions de ces hautes

montagnes, où l'homme qui herborise voit à leurs pieds les orages, lorsque leurs fronts, voisins de la lumière, conservent leur calme et leur sérénité.

Lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, il ne fut ni entraîné par ses plaisirs, ni frappé de ses pompeux monumens; il partagea son temps entre le Jardin des plantes, la bibliothèque du Roi et l'entretien de quelques savans célèbres.

Il entra, à quinze ans, comme sous-lieutenant, dans le régiment d'Auvergne; le goût des arts y était encouragé dans les officiers par l'exemple du comte de Crillon, leur colonel, dont le nom, comme celui de Bayard, rappelle un des héros de la France.

Il quitta son corps en 1791 pour être commissaire des guerres; il apprit ainsi l'art de faire subsister les armées. Bientôt, la guerre l'appela aux frontières de l'Allemagne; le général Victor de Broglie le nomma son aide-de-camp. Les

armées étaient en présence, sans combattre encore : Desaix revenait un jour d'une de ces promenades solitaires qu'il fesait loin des murs de Landau. Tout-à-coup, il voit la campagne se couvrir de tourbillons de poussière. C'était un combat entre une reconnaissance française et cinq escadrons autrichiens. Sans armes, n'ayant qu'une cravache à la main, il se jette au milieu de la mêlée. Il est renversé et fait prisonnier : il se dégage et rentre dans Landau avec la reconnaissance et un prisonnier qu'il a fait lui-même.

Lorsque nous fumes forcés d'abandonner les lignes de Weissembourg, en 1793, ses manœuvres savantes préservèrent les garnisons des lignes de la Lauter. L'ennemi menaçait de les couper ; Desaix l'environna de tant d'obstacles qu'il protégea notre retraite : il fit la sienne le dernier.

Cependant, un nouvel instinct belli-

queux semblait remplacer l'art de la guerre. Nos bataillons avaient moins de discipline, mais plus d'ardeur pour la mêlée ; il y avait moins de grandes batailles gagnées, mais plus d'exploits dans les soldats. Ses lectures historiques rappelèrent à Desaix que les guerres avaient le caractère des opinions qui les avaient produites. Dans les vieilles monarchies, la guerre, réduite en art, est timide comme la politique : Chez les peuples qu'une révolution réveille, la guerre semble aussi s'affranchir de ses liens et reprend cette fierté sauvage qu'on trouve dans les premiers Romains ou dans les compagnons de Guillaume Tell. Desaix vit qu'avec des soldats ainsi animés, un général devait être longtemps soldat lui-même pour avoir le droit de les conduire et de les discipliner : A Lauterbourg, où l'ennemi fait replier nos avant-gardes, une balle lui perça la joue : il s'éloigna de ceux de

ses soldats qui lui fesaient violence pour l'emporter du champ de bataille, et ne voulut se faire panser qu'après avoir rallié ses bataillons.

A Weissembourg, il surprend les Autrichiens qui se reposaient sur la bonté de leur position, gravit les montagnes, enlève les redoutes, renverse l'ennemi, inquiète sa retraite, lui prend des drapeaux et des canons. A la Wantzenau, il fut encore blessé, et malgré ses douleurs, il reprit Lauterbourg. An 2.

Lorsque Desaix ne chargeait pas à la tête de ses colonnes, il se retirait dans sa tente pour méditer au milieu de ses livres. Ceux qui cherchaient l'éclat dans les motions et les troubles politiques crurent voir leur censure dans cette vie sage et silencieuse. Desaix avait laissé couler ses pleurs en apprenant le supplice de Victor de Broglie et du général Custine ; il demandait sa mère aux oppresseurs qui lui fesaient expier

dans les prisons le crime de sa noble origine. C'en fut assez pour deux complices de Robespierre : Lebas et Saint-Just l'exilent de l'armée; mais à peine la nouvelle en est répandue, que ses soldats se rassemblent en tumulte : ils s'écrient que s'il désobéit, il est en sûreté dans leur camp; que s'il s'éloigne, ils le fusillent, lui et les deux représentans du peuple. Ce fut ainsi que l'amour de ses soldats conserva à la république un général envers qui les commissaires de la convention n'osèrent pas être imprudens, lorsqu'ils avaient osé être injustes.

An 3. L'armée s'était avancée dans le Palatinat : Desaix, placé à l'avant-garde, remporta, à Schifferstad, une victoire qui eût forcé les Autrichiens à abandonner le Palatinat, si ses conseils avaient été suivis. De-là, il passa au blocus de Mayence. Dans un combat, où ses troupes s'étaient repliées, il se jeta au-devant

vant d'elles. Quelques officiers lui demandent s'il n'a pas ordonné la retraite. « Oui, s'écrie Desaix, mais c'est celle de l'ennemi. » A ces mots, ses soldats, comme dans une manœuvre d'exercice, se retournent et enfoncent les bataillons autrichiens. Tout fut tué ou pris.

Il eut devant lui, pendant tout l'hiver, les troupes légères de la Prusse, les plus renommées de l'Europe. Le comble de l'art dans un général était alors de trouver tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance de son armée. Les manœuvres de Desaix entretinrent l'abondance dans toute sa division. Les soldats bénissaient sa prévoyance, et les Prussiens étaient surpris de voir dans un général de vingt-cinq ans des manœuvres supérieures à celles qu'avait conçues le grand Frédéric.

Pour rendre ses soldats patiens, il se privait lui-même de tout ce dont ils manquaient. Du pain de munition, la

soupe des soldats, de l'eau; voilà quelle fut sa nourriture. Des commissaires des guerres lui envoyèrent une fois du pain plus délicat et des vins; il les reçut et les fit distribuer aux hôpitaux.

Placé, en l'an 4, par Moreau, à la tête de l'aile gauche de l'armée de Rhin et Moselle, il envahit avec lui le Brisgaw, la Souabe, la Bavière, et s'avança jusque dans le Haut-Palatinat. Un prisonnier autrichien qui avait vu Desaix présent à toutes les batailles, à la prise des forts et des retranchemens, à toutes les surprises, disait: « Votre Desaix n'a donc jamais dormi? » « Si cela continue, disait un grenadier français, je me brûlerai la cervelle. Cet homme est toujours devant moi. »

Cependant la retraite de l'armée de Sambre et Meuse, aux ordres du général Jourdan, force l'armée de Moreau à suspendre sa marche victorieuse. Desaix se replie, traverse un pays im-

mense, contient l'ennemi et l'empêche de se glisser entre le territoire de la république et ses armées. C'était vaincre en cédant. Moreau et Desaix arrivèrent sur le Rhin sans avoir perdu un seul homme. Leur retraite fut à la fois le comble de l'art, du courage et du génie. Ce n'était point assez pour le général Desaix. Il veut empêcher l'armée de l'Empereur d'Allemagne de traverser les monts; il se jette dans Kell. Ce fort, que peu de temps avant, il avait pris en quelques heures, devint un boulevart contre lequel quarante bataillons renouvellent pendant six mois des assauts impuissans. Desaix le rendit enfin; mais lorsque ses ruines eurent coûté 15,000 mille hommes au prince Charles, lorsque Strasbourg fut devenu inexpugnable, et que cette longue résistance eût secondé les victoires que Bonaparte remportait en Italie sur le feld-maréchal Alvinzy. Pendant ce siége,

on admira la confiance des soldats en Desaix. Quand c'était lui qui commandait une sortie, ils étaient persuadés qu'ils reviendraient sans blessures; ils ne disaient point adieu à ceux qui restaient dans la place, mais, à ce soir.

A mois de floréal an 5, l'armée de Moreau passa le Rhin en présence de quatre-vingt mille ennemis, qui défendaient leur rive avec cent pièces de canons. Nos bataillons apportèrent, à la course, les rames, les cables et les bateaux. Deux ponts furent jetés sur le fleuve, au milieu des bombes, tandis que nos chevaux se précipitaient à la nage, entraînant des groupes de soldats suspendus à leurs crins. On parvient sur la rive ennemie. Desaix, le sabre à la main, renverse l'infanterie et désarme les premiers rangs. L'officier autrichien qui les commande, les accable de reproches, et défie Desaix: celui-ci marche à lui pour le saisir, lorsqu'un soldat au-

trichien l'ajuste et l'atteint d'une balle qui lui traverse la cuisse. Vingt baïonnettes étaient déjà levées sur le soldat qui venait de le blesser, lorsque la générosité de ce général lui donna la force d'aller jusqu'au soldat et de le déclarer son prisonnier pour lui sauver la vie.

Pendant les préliminaires du traité de Léoben, Desaix, impatient de voir et et de connaître Bonaparte, alla en Italie. C'était le voyage d'un guerrier qui voulait approfondir les secrets de son art. Bonaparte répondit à cet hommage par cet ordre du jour digne de lui et de Desaix: « Le général en chef avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés. »

Combats en Egypte. Bataille de Sédinan. Il est tué à la bataille de Marengo. Caractère de ce Général.

DESAIX partit avec Bonaparte pour l'expédition d'Egypte; il contribua à la prise de Malte. Arrivé au port d'Alexandrie, sa colonne, qui formait une partie de l'avant-garde de l'armée, se porta sur la route du Caire. Il dissipa huit cents mamelucks qui voulaient lui disputer le passage; il défit leur armée au combat de Chébréisse : à celui d'Embabé, il attend de pied-ferme l'ennemi. Les Mamelucks ne purent entamer son corps d'armée, hérissé de baïonnettes et lançant des feux à demi-portée de leur mousqueterie.

Desaix vint établir son camp sur la route de la Haute-Egypte, près de la rive droite du Nil. Il s'embarqua sur

ce fleuve. Parvenu à la vue des troupes de Mourad-Bey, il se disposa à lui livrer la bataille de Sédiman. Cet intrépide chef des Mamelucks, suivi de trois mille des siens et de dix mille Arabes, couvrait un terrain d'une lieue d'étendue. Les Français franchissaient à peine une vallée qui séparait les deux armées, que les Mamelucks les chargent avec fureur. Leurs sabres brisent les canons de nos fusils; ils précipitent leurs chevaux contre nos baïonnettes; ces animaux reculent : leurs maîtres les poussent tournés en arrière pour ouvrir nos rangs. Leurs tentatives impuissantes excitent en eux une espèce de délire. Les uns lancent contre les Français les armes qui n'ont pu les atteindre, les autres se traînent sous les baïonnettes pour couper de leurs sabres les jambes de nos soldats. On peut juger à quel excès la rage des combattans était montée, par ce seul trait de barbarie : un

soldat français, dont les jambes étaient coupées, s'était traîné sur ses deux mains pour rejoindre un Mameluck expirant et l'égorgeait. Un officier lui dit : « Comment, en l'état où tu es, peux-tu commettre une pareille horreur ? Vous en parlez bien à votre aise, vous, lui répond le soldat ; mais moi qui n'ai plus qu'un moment à vivre, il faut bien que je jouisse un peu. »

Les ennemis se replient et démasquent une batterie qui emporte des rangs entiers. Il y eut un moment de consternation : Desaix parut immobile de douleur. S'il ordonne la retraite, il rend le courage aux Mamelucks, s'il marche, il livre les blessés à une mort assurée. La nécessité l'emporta sur les cris de ces malheureux. Il fond avec impétuosité. Tandis que notre artillerie légère démonte, en courant, les canons des Mamelucks, nos grenadiers emportent la batterie. La cavalerie des Mamelucks s'étonne,

s'ébranle et disparaît. Jamais, il n'y eut de bataille plus terrible, ni de victoire plus inespérée. Mourad-Bey se retira dans le Faïoum; Desaix parcourut cette province et la soumit.

Mourad-Bey sortit de sa retraite avec une armée plus nombreuse. C'était un homme d'un esprit supérieur à sa nation, rusé et plein d'audace; vaincu, il savait trouver des alliés dans les pays le splus lointains. Son dessein était d'attirer nos troupes dans le désert pour les faire périr lentement par la soif et les fatigues. Desaix marche à lui et l'enfonce dans un premier combat, entre un canal et les murs de Samanhout. Il le poursuit la baïonnette dans les reins et le force à se jetter dans l'affreux pays de Bribe, au-dessus des Cataractes. L'ennemi revint plus furieux: Desaix adopta un système de colonnes successives qui forcèrent Mourad-Bey à se cacher dans les déserts.

Il se fortifiait dans la Haute-Egypte, lorsque Bonaparte, en partant pour la France, lui confia le commandement en chef de l'armée dans la province qu'il avait conquise. Desaix gouverna avec sagesse; il gagna les cœurs des habitans par sa douceur. Les Egyptiens, les Arabes et les Mamelucks lui donnèrent le titre de *Sultan juste*. Pendant la paix, il protégea les savans et les artistes. Il fit fouiller les ruines de Thèbes et les débris du temple de Tyntira. Il trouva, à Antinoé, la statue pédestre d'Antinoüs. Il visita tous les lieux où les Pharaon et les Sésostris ont laissé ces monumens qui attestent la splendeur de leurs règnes. Il les parcourait, suivi de son armée, lorsqu'une vaste enceinte, où sont couchés dans la poussière des colonnes et des temples détruits, vint frapper leurs regards. Aussitôt, le nom de Thèbes aux cent portes retentit, et d'un mouvement unanime, les soldats

inclinent leurs armes avec respect vers cette ville qui fut le séjour des rois et la capitale d'un grand empire.

Desaix quitta l'Egypte sur la foi d'un traité signé entre l'armée républicaine, la Porte Ottomane et les Anglais. Il arrive à peine à Livourne, que l'amiral anglais Keith ordonne qu'on le jette dans la prison du Lazaret, et lui fait proposer vingt sous par jour pour sa table, ajoutant, avec une cruelle ironie, que l'égalité proclamée en France voulait qu'il ne fut pas mieux traité que ses soldats. « Je ne vous demande rien, lui répondit le prisonnier indigné, que de me délivrer de votre présence. J'ai traité avec les Mamelucks, les Turcs, les Arabes du grand Désert, les Ethiopiens, les Tartares, les Noirs de Darfour : tous respectaient la parole qu'ils avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur. »

Desaix revit enfin les rivages de

France. Il apprend que Bonaparte combat en Italie. « Ordonez-moi de vous rejoindre, lui écrit-il ; général, ou soldat, que m'importe pourvu que je combatte à côté de vous. Un jour, sans servir la patrie, est un jour retranché de ma vie. » Bonaparte lui donna le commandement de deux divisions qui formaient le corps de réserve de son armée.

La bataille de Marengo était livrée. L'ennemi avait tourné nos ailes et enfonçait notre cavalerie, lorsque les deux divisions de Desaix, arrivant à la course d'une distance de dix lieues, se forment en colonnes serrées sous le feu de l'artillerie autrichienne, dont chaque volée emporte des rangs entiers. Bonaparte parcourait les bataillons et les animait du feu de son courage. Desaix marche au pas de charge à la tête de ses soldats. Il franchit les fossés, écrase et foule tout ce qui s'op-

pose à son passage. Il avait coupé l'aile gauche de l'armée ennemie, lorsqu'il fut blessé à mort. Il laissa tomber ces mots d'une voix défaillante : « Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. « On vint annoncer à Bonaparte cette funeste nouvelle. « Ah ! s'écria-t-il, pourquoi ne ne m'est-il pas permis de pleurer. »

Desaix avait eu des pressentimens funestes avant cette bataille ; il en avait souri : « Voilà long-temps, que je ne me bats plus en Europe, disait-il, les boulets ne nous connaissent plus. Il nous arrivera quelque chose.

La taille de Desaix était grande et bien prise. Ses traits étaient beaux et réguliers : ses grands yeux noirs respiraient la mélancolie, et il y avait je ne sais quoi de touchant dans la paleur de son visage. Il n'a aimé qu'une fois. Son

regard, où se peignait le calme de son ame, s'enflammait à un souvenir, à la vue d'un chef-d'œuvre ou des beautés de la nature. Peut-être porta-t-il trop loin l'excès de son courage; et parmi les blessures reçues avant celle qui termina sa vie, il en est pour lesquelles la patrie doit mêler le reproche à la gloire. Son désintéressement était encore au-dessus de sa valeur. Après avoir traversé en conquérant les plus riches pays de l'Allemagne, la caisse militaire épuisée ne peut lui payer son traitement de général, seul prix de ses victoires. Desaix est sans argent. Dans une auberge, à Neuf-Brisac, il prie un de ses amis de payer son souper, et de lui prêter dix louis pour revenir en France.

Après avoir signé plusieurs traités avec les princes de l'Empire, il refusa les présens que l'usage semblait lui pres-

crire de recevoir. « Ce qui est permis aux autres, disait Desaix, ne l'est pas à ceux qui commandent à des soldats. » Sa pauvreté lui attirait des louanges naïves de ses soldats.. Un prince de l'Empire, en fuyant, laissa tomber sa caisse au pouvoir des Français. Desaix, en l'envoyant au payeur de l'armée, animait du geste et de la voix les soldats qui l'élevaient avec effort sur la voiture. « Notre général, lui disent-ils, en la laissant retomber, c'est parce qu'elle sort de vos mains qu'elle est si lourde. » Qui pourrait peindre l'amour et la confiance qu'il inspirait aux nations que ses armes avaient soumises ! Un jour, des paysans tremblans à l'approche de nos troupes abandonnaient leurs chaumières. Ils reconnurent Desaix. « Ah ! s'écrient-ils, c'est lui ! Il veillera sur notre hameau. » — « Je battrai les ennemis, disait-il, tant que je serai aimé de mes soldats; et il en était

adoré. J'ai parlé de sa tendresse pour sa mère. Ce sentiment fut le principe de ses autres vertus. » Un soldat, en sa présence, maltraitait un vieillard. Il courut à lui : « Que fais-tu malheureux ? Tu n'as donc pas de père ! »

L'armée du Rhin lui fit élever un tombeau dans la presqu'île de ce fleuve, en face de Kell qu'il a si glorieusement défendu. L'Empereur lui a consacré plusieurs monumens au sein de cette capitale qui jouit de son opulence et de la paix acquise par tant de victoires. MM. Garat et Lavallée l'ont célébré dans des éloges funèbres qui ne seront pas moins durables que ces monumens. L'illustre Appiani de Milan a fixé sur la toile les traits de ce guerrier. C'est un chef-d'œuvre, où on croit le voir respirer. Deux petits Egyptiens, que Desaix avait amenés en France, se mirent à pleurer en voyant ce tableau.

Le plus jeune dit en son langage : « Il est chez le *Sultan juste.* » C'est bien là la voix de la nature qui honore le talent du peintre et les vertus du général Desaix.

GROUCHY,

GÉNÈRAL DE DIVISION,

Grand Officier de la Légion d'honneur.

EMMANUEL DE GROUCHY, né à Paris en 1766, entra à treize ans dans l'artillerie : après y avoir acquis des connaissances élémentaires, il passa dans les troupes légères, devint capitaine de cavalerie, et fut nommé, en 1785, officier dans les gardes du corps du Roi.

Elevé au sein d'une famille noble, mais simple et vertueuse, il avait appris par son exemple à préférer la gloire personnelle aux injustes prérogatives d'un rang héréditaire. Les principes d'une sage indépendance etaient dans son cœur, lorsqu'ils furent proclamés

par l'assemblée constituante (1). Il se déclara pour la cause du peuple, dans les premiers jours de la révolution. Des opinions contraires aux siennes prévalurent dans son corps ; il le quitta pour rentrer dans la ligne. Chargé du commandement d'un régiment de chasseurs à cheval, qui balançait entre la fuite à l'étranger et la fidélité à la patrie, il parvint par son patriotisme et sa fermeté à le conserver tout entier à la France.

---

(1) Ceux qui disent que tous les hommes sont égaux, disent la plus grande vérité, s'ils entendent que tous les hommes ont un droit égal à la liberté, à la propriété de leurs biens, à la protection des lois. Ils se tromperaient beaucoup, s'ils croyaient que les hommes doivent être égaux par les emplois, puisqu'ils ne le sont pas par leurs talens. (VOLTAIRE, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations).

Nommé colonel du régiment de Condé dragons, il fit la campagne de 1792, à l'armée du centre ; dans celle des Alpes, il contribua à la conquête de la Savoie, à la tête d'une brigade de dragons.

Bientôt les neiges fermèrent les débouchés. Le général Grouchy quitta l'armée pour aller défendre les côtes de Normandie menacées par les Anglais. La guerre civile se développait dans la Vendée avec des progrès alarmans. Il fut forcé de combattre sur ce théâtre malheureux où les succès coûtaient toujours des larmes, et où d'éclatans services devaient être méconnus par la nécessité de tromper l'opinion sur les forces d'un parti que tant de fautes et de cruautés avaient rendu puissant et implacable.

L'armée des côtes de Brest, où le général Grouchy commandait l'avant-garde, était la plus faible de celles qu'on opposait aux Vendéens. Elle n'éprouva

jamais de revers, elle sauva Nantes, et empêcha les royalistes, par une chaîne de postes qu'ils ne purent forcer, de communiquer avec les Anglais. Elle se maintint sur la rive gauche de la Loire, malgré les efforts de Charette. Ce chef redoutable échoua dans toutes les entreprises qu'il forma sur divers points maritimes du Poitou.

Le général Grouchy passait de l'avant-garde à l'aile gauche de l'armée. Dans un de ces combats, sautant à bas de son cheval, qu'il est forcé d'abandonner dans un terrain coupé et difficile, et se dépouillant de ses habits, il se précipita, à la tête de quelques grenadiers, au milieu des baïonnettes ennemies. Un de ses soldats, mortellement blessé d'une balle à la gorge, la retire de sa plaie sanglante, en charge son fusil et étend mort un Vendéen dont le fer allait percer son général; en s'é-

criant : « Je ne veux rien avoir aux ennemis de la république. »

A peine le général Grouchy était-il guéri d'une blessure reçue au combat de Sorinières, qu'un décret de la Convention éloigne les nobles de l'armée. Ses soldats investirent son quartier-général pour le retenir à leur tête. Il fit céder cet intérêt touchant à l'obéissance, s'échappa de son camp et vint choisir un asile dans la Normandie. Une irruption de Vendéens fit rassembler toutes les gardes nationales voisines. Le général Grouchy marcha dans leurs rangs comme simple soldat. « S'il ne m'est plus permis, écrivait-il, de conduire nos phalanges à l'ennemi, quel injuste pouvoir voudrait m'empêcher de verser encore mon sang pour la défense de la patrie. »

Il fut nommé général de division et chef d'état-major après la mort du tyran de la république. Il demanda

10 thermidor an 3.

vainement à aller combattre les ennemis extérieurs. Lorsque les Anglais descendirent à Quiberon, il accourut à Nantes, du fond de la Vendée, traversa presque seul l'armée catholique et royale, et ramassant toutes les troupes dispersées, il les conduisit au général Hoche. Après la bataille de Quiberon, la guerre contre les Vendéens fut poussée avec une vigueur nouvelle. Le général Grouchy la continua de la manière la plus active à côté du général Canclaux dont l'exemple et l'amitié le soutenaient dans la carrière pénible qu'on l'obligeait à poursuivre.

Le général Grouchy pensait depuis long-temps qu'on n'écraserait l'hydre de la guerre civile qu'en confiant à un seul homme les trois armées qui combattaient dans l'Ouest : sacrifiant le commandement en chef de celle de Brest aux intérêts de son pays, il fit appeler le général Hoche à la tête de toutes les

forces réunies; et comme son lieutenant, il le seconda par sa longue expérience dans cette guerre. Il alla chercher et combattre Charette jusque dans son
An 4. quartier-général à Belleville : il défendit avec quelques milliers d'hommes les côtes opposées à l'Isle-Dieu, imposa à la fois aux Vendéens et aux émigrés, qui, sous la conduite du comte d'Artois, menaçaient d'une descente. Le combat de Saint-Cyr qu'il livra à Charette acheva la destruction de son parti. La prise de ce chef de Vendéens et celle de Stofflet mirent un terme à la guerre civile sur la rive gauche de la Loire.

Le général Hoche lui confia le com-
An 5. mandement en second de l'expédition contre l'Irlande. Arrivé à la baie de Bantry avec une partie de l'armée, le général Grouchy ne balança pas à ordonner le débarquement, en l'absence du général en chef, résolu de tenter à la tête d'une poignée de braves cette audacieuse

audacieuse invasion et d'attacher son nom à l'une des plus belles entreprises qu'on eût formée jusqu'alors. Les élémens et d'indociles vaisseaux trompèrent ses projets ; il fut ramené à Brest, après avoir échappé à une tempête furieuse et aux dangers dont l'entoura une flotte ennemie.

Il fut envoyé à l'armée d'Italie au moment où la guerre avec l'Autriche et ses alliés allait recommencer. Joubert chargé du commandement de l'armée pressentait combien sa position deviendrait difficile, si après l'ouverture de la campagne, le roi de Sardaigne se déclarait contre la république. Les Autrichiens allaient attaquer sur l'Adige : Joubert se détermine à assurer ses derrières en envahissant le Piémont : entreprise aussi importante que périlleuse.

Le général Grouchy devança l'armée, avec la mission apparente de commander dans la citadelle de Turin

déjà remise en nos mains, mais secrètement chargé de nous ouvrir le Piémont, par l'entremise des républicains de ce royaume, ou en négociant avec la cour, en se saisissant même de la personne du Roi. Sans aucune de ces instructions écrites qui mettent la responsabilité d'un général à couvert, mais vivement pénétré de la nécessité de sauver l'armée de la situation critique où elle allait se trouver, le général Grouchy conduisit sa négociation avec tant d'habileté et de bonheur, qu'il amène le Roi à signer un traité par lequel il abdique volontairement sa couronne, ordonne à ses troupes d'obéir au gouvernement français comme à lui-même et de se réunir à l'armée républicaine. Joubert n'eut qu'à se présenter pour entrer dans Turin.

Les défaites du général français Schérer firent perdre le Milanez, et ouvrirent le Piémont aux Russes. Une me-

sure odieuse du gouvernement français qui veut qu'on déporte en Sardaigne tous les officiers piémontais achève le soulèvement de l'Italie. Dans ces circonstances malheureuses, le général Moreau eut assez de dévouement pour se charger du commandement de l'armée réduite à vingt mille hommes, et poursuivie par quatre-vingt mille Russes. Par des manœuvres audacieuses et savantes, il sut, leur fermant nos frontières, les arrêter, pendant trois mois, dans les plaines du Piémont. Tandis que l'ennemi prend le change sur ses desseins et croit, deux fois, qu'il se retire, de ses soldats épars et des débris échappés à la bataille de la Trébia, il forme une nouvelle armée, et la fait reparaître sur les monts liguriens menaçante et réunie, capable de balancer encore le destin de toute l'Italie. Le général Grouchy, tantôt à la tête d'une division, tantôt comme chef de

l'état-major, se trouva à tous les combats de cette campagne difficile et glorieuse. Il eut deux de ses aides-de-camp tués à ses côtés, deux autres mutilés. Il attaqua le corps d'armée du général autrichien Bellegarde, dans les plaines d'Alexandrie, le défit complétement et le culbuta dans la Bormida.

Après trois mois des plus sanglans travaux, Moreau avait rallié tout ce qui restait de Français au-delà des Alpes; il se préparait à descendre de ses positions défensives et à attaquer l'armée du général Sowarow, quand le directoire lui ôta le commandement pour le confier au général Joubert.

Ce changement fut la cause de la ruine de nos affaires en Italie, et des malheurs de la campagne. Joubert mit l'armée en mouvement quinze jours plus tard que ne l'eût fait Moreau. Mantoue capitula durant cet intervalle, et les

Français à Novi, ont à combattre les Austro-Russes renforcés des vingt-quatre mille Autrichiens qui avaient pris Mantoue. Tant il est vrai qu'à la guerre, la faveur de la victoire ne se montre qu'un moment ! Qui le laisse échapper ne peut le rappeler au prix du sang et de la valeur.

A cette bataille de Novi, la plus sanglante de la guerre, et qui coûta la vie au général Joubert, le général Grouchy commandait une des quatre divisions de l'armée. Attaquée la première à trois heures du matin, cette division combattait encore à sept heures du soir. Tour-à-tour assaillante ou assaillie, onze fois, durant le jour, elle fut engagée sur tout son front. Le général Grouchy dirigeait les charges, un drapeau à la main ; un boulet emporte le drapeau : ce général élève son chapeau au bout de son sabre et ramène ses soldats au carnage. Il était parvenu,

par son exemple et son sang froid intrépide à fixer la victoire sur le point où il combattait, quand la droite et le centre de l'armée forcés et coupés se retirent derrière ses troupes, attirent les Russes qui les poursuivent et mettent l'aile gauche entre deux feux. Ce fut en essayant de défendre le village de Pasturana, qu'entouré de toutes parts, et atteint de quatorze blessures, il tomba au pouvor des Autrichiens.

Quatre mois de souffrances cruelles ne furent adoucies que par les soins généreux dont le prince Constantin l'environna. Durant sa longue captivité, il déploya un courage plus rare peut-être que celui du guerrier sur le champ de bataille. Il opposa à la hauteur des Autrichiens une fierté de caractère qui, malgré nos revers, le fit craindre et respecter.

Après dix mois, rendu à sa liberté, il se réunit à l'armée du Rhin sous les

ordres de Moreau; ce général lui confia la première division du centre. Le général Grouchy combattit à Hohenlinden avec la même vaillance qu'à Novi. Le sort de cette journée mémorable dépendait de l'inébranlable fermeté des divisions des généraux Ney et Grouchy à soutenir l'effort du centre de l'armée autrichienne, pendant que les généraux Richepanse et Decan opéraient leur mouvement sur les derrières et sur le flanc de l'ennemi. Après avoir repoussé le choc impétueux de plusieurs régimens, le général Grouchy attaqué sur son front et pris en flanc par un corps d'élite autrichien, charge à la tête de la 46.e demi-brigade, enfonce le corps d'élite et le détruit. Richepanse et Decan arrivaient au même instant au point de leur attaque, et un dernier effort décide le succès de cette grande bataille qui conduit l'armée du Rhin aux portes de Vienne. An 9.

Le général Grouchy pénétra à Steyer et enleva à l'ennemi trente bouches à feu et plusieurs bataillons. L'armée du Rhin, dans cette campagne, ouverte et terminée dans l'espace d'un mois, envahit plus de quatre-vingt lieues de pays, fit cinquante mille prisonniers et prit six cents pièces de canon.

BROUSSIER,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

Le général Broussier est né, en 1766, à Ville-sur-Saulx dans le département de la Meuse. Sa famille lui donna une excellente éducation : j'aime à marquer ces commencemens heureux qui embellissent l'entrée de la vie et distinguent mieux les hommes dans la force des ans, que l'héritage d'un nom célèbre. Le jeune Broussier achevait ses études lorsqu'il fut nommé capitaine d'un bataillon de la Meuse.

Blessé à la jambe gauche, à Vavren, il ne voulut pas se retirer du combat ; sa compagnie fut ébranlée par un feu de mitraille et de mousqueterie ; il la rallia et la conduisit, en marchant sur ses genoux et ses mains, jusqu'à ce que

ses forces trahissant son courage, il resta mourant sur le champ de bataille.

A l'armée de Sambre-et-Meuse, il fut détaché avec son bataillon, par le général Colaud, pour défendre un village, par où l'ennemi commençait à tourner la gauche de la division; il le repoussa, s'empara, à dix heures du matin, du défilé, et résista à toute l'armée sans reculer d'un seul pas, jusqu'à quatre heures du soir, moment où il fut blessé au front d'une balle : il perdit dans cette affaire cinq cents hommes sur six cents.

An 5. A la prise du fort de la Chiuza autrichienne, il monta le premier à l'assaut, passa par une embrasure au moment où les canonniers allaient mettre le feu à leurs pièces : il pénétra dans le fort et prit, de ses mains, le général autrichien Clebec, qui commandait : il exposa sa vie pour sauver celle de ce général. Il fut nommé chef de brigade,

pour ses exploits, par le général en chef Bonaparte.

A l'armée de Naples, près de Bénévent, il fut attaqué par 10,000 hommes; il n'avait que la dix-septième demi-brigade et trente-six chasseurs à cheval: il dressa une embuscade où tombèrent ces dix mille hommes : il les chargea à la tête des chasseurs, et les mit en déroute. Ce combat eut lieu aux Fourches-Claudines, dans le même endroit où les Romains passèrent sous le joug des Samnites. Cette belle action le fit nommer général de brigade. An 7

Il ramena, le lendemain, aux portes de Naples, le corps qu'il commandait, au moment où le général Duhesme faisait la première attaque. Il entra dans cette ville, enleva de vive force le pont de la Magdeleine, prit huit pièces de canon, fit prisonnières les troupes albanaises, et s'empara du fort di Carmine. Le général Duhesme l'ayant

chargé d'aller éteindre le feu de la révolte qui s'était rallumé dans la plus grande partie de la Pouille, il prit de vive force Andria, et d'assaut Trani ; débloqua Barri, attaqua l'armée du cardinal Ruffo à Eglie et à Montrone, et la dispersa après lui avoir pris trente-deux drapeaux, son artillerie et ses munitions ; il soumit dans l'espace de quinze jours quatre vingt mille révoltés. Trani avait huit mille hommes et cinquante pièces d'artillerie sur ses remparts : le général Broussier n'avait que deux mille combattans et trois pièces de canon. Les révoltés se battaient avec le plus grand courage derrière leurs remparts et dans les maisons qu'il fallait prendre les unes après les autres, comme des redoutes. M. Exelmans, son aide-de-camp, se distingua dans toutes ces affaires qui furent très-sanglantes.

En l'an 8, il passa l'Adda avec douze cents hommes d'infanterie et trois cents

chevaux en présence de l'ennemi ; il le battit à Cava et à Aspinadi ; à Cremone, il chargea un régiment de cavalerie ; il lui prit deux cents chevaux, quoiqu'il ne l'eut attaqué qu'avec trois cents. Il reprit Cremone le même jour.

TABLE.

Kléber.

Latour-d'Auvergne.

Lacombe-Saint-Michel.

Desaix.

Grouchy.

Broussier.